

L'INCENDIE DE VILLA-MARIA

Nous publions, dans notre présent numéro, différentes gravures du grand incendie qui vient de détruire Villa-Maria, près Montréal, l'un des plus beaux couvents de tout le continent.

Depuis le désastre de l'asile de la Longue-Pointe, jamais les habitants de Montréal n'ont été témoins d'un spectacle comme celui qui leur a été offert jeudi, le 8 juin courant.

Le pensionnat, qui occupe l'ancienne résidence des gouverneurs généraux du Canada, n'a pas été atteint par les flammes. C'est la maison-mère de la Congrégation Notre-Dame, bâtie tout auprès, qui a été incendiée.

Ce splendide édifice, aux proportions grandioses, construit sur un coteau verdoyant et ayant pour fond le Mont-Royal, n'était occupé que depuis six ans par les révérendes Sœurs. La magnifique chapelle du Saint Rosaire, qui en faisait partie, n'était pas encore terminée.

L'incendie a commencé à midi et demi, et est dû à l'imprudence d'un ouvrier plombier qui laissa, sur le toit de la communauté, un fourneau contenant du charbon enflammé. Pendant que cet homme était à prendre son dîner, le vent, qui était très fort ce jour-là, renversa du charbon et mit le feu à la toiture. L'incendie ne fut complètement éteint que le lendemain.

Heureusement, toutes les Sœurs de la communauté, malgré qu'il y eut plus de trente malades parmi elles, purent toutes être sauvées. Cependant, nous avons encore une perte de vie à déplorer, celle du brave pompier Alexandre Dufour, du poste n° 10, blessé mortellement lors de la chute du dôme de l'église.

La maison de Villa-Maria valait environ un million, et ne possédait qu'une assurance de cent mille dollars. C'est donc une perte immense que viennent de faire ces bonnes Sœurs de Notre-Dame, si dévouées à l'éducation de nos jeunes filles.

Nous espérons que le public, toujours si zélé pour les bonnes œuvres, viendra en aide aux fidèles compagnes de Marguerite Bourgeoys, et que nous verrons bientôt sortir des ruines encore fumantes de Villa-Maria un splendide édifice qui rappellera celui qui n'est plus.

Nous profitons de l'occasion pour rééditer le portrait, déjà donné par nous, de M. Benoit, le vaillant chef de la brigade du feu à Montréal.

On sait que l'intrépide chef a perdu connaissance et a failli être asphyxié, en combattant l'incendie, à la tête de sa brigade.

A DENIS RUTHBAN

Je trouve, monsieur, que vous avez une étrange façon de parler de nos affections, de nos amitiés, de toutes ces choses du cœur auxquelles nous tenons tant, nous autres, femmes ; ces choses, qui sont nôtres ou à nous qui nous font parfois bien souffrir, mais que nous aimons toujours et quand même.

Ainsi, selon vous, dans l'amitié de la femme, il n'y a rien... ou, s'il y

a quelque chose, ce n'est que du caprice.

Voilà qui est clair et précis, je pense.

Si encore, monsieur, vous vous contentiez de dire que l'amitié de certaines femmes... ou certaines amitiés de femmes semblent n'être que caprice, cela pourrait passer un peu.

Mais non ! ce que vous dites là, Denis Ruthban, c'est absolument faux !

Dans l'amitié de la femme, il y a bien des choses, je vous assure ; des choses qui, je le crois, vous sont tout à fait inconnues, mais qui n'en existent pas moins pour cela.

Vous autres, hommes, vous êtes si sérieux et surtout si... pressés, que vous n'avez pas souvent le temps d'aimer... et surtout le temps de prouver que vous aimez. Ce serait, à vos yeux, le perdre, ce temps précieux, que d'en consacrer quelques minutes à analyser vos sentiments et ceux des autres.

Vous aimez mieux croire tout simplement qu'il n'y a rien ou que des riens ; et comme tous ces riens sont indignes de vous, vous passez outre avec vos grands airs indifférents et vos superbes dédains.

Quelle arme puissante que ce froid septicisme dont vous faites parade ! Comme cela vous tranche vite une question !

L'amitié ? Le cœur ? La sincérité ? Bah ! je n'y crois pas... donc, ça ne saurait exister.

N'est-ce pas que c'est profond ce raisonnement-là ?

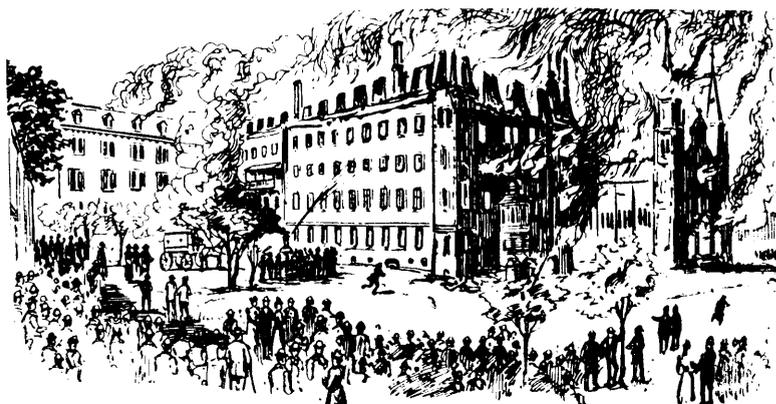
Mon Dieu ! quel dommage que Denis Ruthban n'ait pas un peu plus de temps... à perdre ! Il pourrait réfléchir un peu... et peut-être serait-il moins sévère et surtout moins injuste.

Oh ! j'admets bien qu'il peut y avoir des femmes qui traitent trop légèrement leur cœur... et le cœur des autres, mais je ne vois pas que ce soit une raison pour nous condamner toutes. Pour une femme qui ne sait pas aimer, vous en trouverez dix qui le savent malheureusement... trop !

Et puis, soit dit entre parenthèses, ce défaut de légèreté est celui de tant d'hommes, que pas un d'entre eux ne devrait oser nous le reprocher ; ils le possèdent, ce défaut, à un degré beaucoup plus perfectionné que nous.

Oh ! Denis Ruthban, vous ne savez pas quelle indignation j'éprouve depuis que j'ai lu ces lignes intitulées " Amitié de femme."

ZED.



VILLA-MARIA. — Vue de l'église en flammes, après la chute du dôme

Rien que dans ces trois mots, on devine déjà l'ironie et le mépris qui accompagnent le reste.

Mais, dans quoi donc avez-vous trempé votre plume pour écrire ainsi ? Est-ce possible qu'on puisse penser de pareilles choses ? Mais qui êtes-vous donc, ou plutôt, qu'êtes-vous donc ?... Etes-vous la victime ou le bûcher ?

Savez-vous seulement ce que c'est qu'une amitié de femme ? N'avez-vous jamais songé à toutes ces tendresses, à tous ces dévouements, à toutes ces joies exquises, à toutes ces inquiétudes pour l'être aimé, souvent aussi à toutes ces larmes, à cause de lui et pour lui ?

Et tout cela, monsieur, ce n'est rien, ou ce n'est que du caprice.

Oh ! Denis Ruthban, comme vous êtes cruel !

Mais, êtes-vous donc si jeune que vous n'avez encore rencontré, sur votre route, un cœur aimant et dévoué qui ait su vous comprendre et vous prouver, qu'une affection sérieuse et sincère peut trouver place dans un cœur de femme ? Si vous n'en connaissez pas, est-ce que, parmi vos amis, il n'en est pas un pour qui ce cœur aimant et généreux existe quelque part ?

Qui donc n'a jamais vu luire sur sa vie un seul rayon de cette amitié que vous niez ?

Oh ! que je voudrais pouvoir vous dire toute l'amertume que vos lignes, froides et moqueuses, ont mises dans mon cœur !

Je voudrais être *Bluet* ou *Violette*, ou toute autre fleur capable de se servir d'une plume ! Mais, hélas ! dans le champ des lettres je ne suis qu'un pauvre *Brin d'herbe*... le plus frêle, le plus pâle de tous les brins d'herbe

Dans le monde des humains, je suis femme, et j'ai un cœur, et ce cœur là sait aimer, et mes affections et mes amitiés sont sérieuses, profondes, sincères, capables de résister à... bien des choses ; car j'ai des amis qui sont quelquefois égoïstes, capricieux, oublieux... et je les aime toujours.

Par exemple, s'ils disaient des choses comme celles que vous osez écrire, je crois bien que je ne leur pardonnerais jamais ! Ah ! que je vous en veux donc ! Et dire que j'avais un véritable plaisir à lire tout ce qui était signé de votre nom ; mais, à présent, c'est bien fini, vous dites de trop méchantes choses pour que l'on vous aime, monsieur. Il est vrai que cela doit être bien indifférent, puisque nos amitiés valent si peu.

Tenez, vous me faites penser à ces gens qui se renferment chez eux, portes et fenêtres soigneusement closes, afin que pas un seul rayon du soleil n'arrive jusqu'à eux... et, comme de raison, ils ne manquent pas de se plaindre qu'il fait froid et qu'il fait sombre. Mais, pauvres gens, sortez donc un peu de chez vous... du moins laissez-y entrer le soleil et vous verrez la lumière et sentirez la chaleur.

Denis Ruthban, je ne sais pas si je me trompe, mais je crois qu'il fait sombre et qu'il fait froid aussi chez vous... Débarricadez donc un peu votre cœur, mon ami... (si toutefois vous en avez un... car il est permis d'en douter, je vous assure), laissez-y entrer un peu de lumière... vous y verrez plus clair... chez vous



VILLA-MARIA. — Vue de l'incendie, à six heures p.m., de l'arrière